LIBÉRATION
Vendredi 12 avril 2019

Libération **Vendredi** *12 Avril 2019*

Stéphane Roger, affreux, sale et brillant

Truculent et volontiers scato, le pilier de la troupe du Zerep, dirigée par Sophie Perez et Xavier Boussiron, est une formidable machine à jouer digne des grands acteurs felliniens. Il remet le couvert à Nanterre dans «Purge, baby, purge», adaptation hallucinée de Feydeau.

Par
ÈVE BEAUVALLET
Photo **CHRISTOPHE MAOUT**

RENCONTRE

Que vaut vraiment la vie en pull-over Monoprix ? Rien. Si bien que Stéphane Roger commence par faire devant nous ce qu'il préfère faire depuis qu'il est gosse : sortir des costumes. Plus de strass, moins de stress. Il a l'air très content d'avoir apporté un gros cigare pour la photo (il y a finalement renoncé) et enthousiaste à l'idée de chevaucher Rillette pour le shooting – l'énorme blatte-vulve en matière spongieuse qui trônait dans le spectacle *Oncle Gourdin* et à qui il répète *«donne la papatte»*. Il nous montre aussi cette veste imprimée léopard qu'il a pu récupérer du dernier tournage de Christophe Honoré. Dans le prochain film de celui-ci, titré *Musique de chambre,* il sera la «Volonté» de Chiara Mastroianni et portera une perruque façon Aznavour puisqu'il l'imite comme personne (il en a fait un show, *Stéphane Roger chante tout avec la voix d'Aznavour*). Ce sera une des trop rares occasions de voir au cinéma cet ogre fellinien qui redonne toute sa noblesse et sa sauvagerie au terme «bouffon». Pour l'heure, il n'est connu que des fans du Zerep, la «troupe» de Sophie Perez et Xavier Boussiron *(lire* Libération *du 13 janvier 2017),* dont il est la machine de guerre, le bâton de dynamite ou, disons, le vénérable bidet. On est venu le rencontrer parce qu'on lui doit des moments de grâce hallucinants pile entre rêves et cauchemars : le souvenir de lui en roue libre absolue, sprintant cul nu dans les travées de la salle du centre Pompidou pour venir se vautrer sur l'estrade de scène, rejouant l'opération encore et encore, selon les règles d'un comique de répétition s'étirant jusqu'au surnaturel. Le souvenir de lui grimé en lutin poissard, dansant du Anne Teresa De Keersmaeker version chat-bite. Ou de lui déguisé en fleur dans l'horrifique spectacle pour enfants *Babarman* – un rôle intitulé «Grosse Pétale». Et de lui, bien sûr, compilant, façon cadavres exquis surréalistes, les milliards de corps, postures, mimiques, qu'il ingère en regardant Miss France, *Au théâtre ce soir,* Jean-Claude Brialy, le boulevard un peu pourri, et qu'il recrache sur le plateau comme s'il tirait la chasse sur le bon goût du théâtre français. *«Mais ce que je préfère dans la vie,* introduit-il presque timidement, *c'est passer des heures à une terrasse de café pour regarder les démarches des gens. J'adore aussi regarder les singes au zoo.»* Il y a un échange de regard entre nous, à ce moment précis, le temps que l'on comprenne qui sera le singe du jour.

SLIBARD ET BOOTS CROCO

Au risque de la parano, il y a quelque chose de kamikaze à rencontrer cet acteur, comme il ne devait pas être sé-

Stéphane Roger et la blatte-vulve répondant au doux nom de Rillette, à Paris, lundi.

CULTURE/

curisant de discuter avec Daumier ou Reiser. Personne n'est à l'abri de retrouver une version difforme et monstrueuse de lui-même dans un futur spectacle, a fortiori si l'on s'adonne un peu trop à l'esprit de sérieux, au «trop conscient de soi», au lyrisme ampoulé – ces minuscules manifestations du pathétique ordinaire qui sont, pour ce caricaturiste vicelard, du petit-lait dont il se délecte sur scène avec l'enthousiasme du bébé vautour déchiquetant son bout de placenta. C'est d'ailleurs la première chose que soulignent ses collègues lorsqu'ils décrivent ce redoutable monstre de jeu vociférant à leurs oreilles du Aznavour (encore lui) – de préférence en slibard et boots croco: ce génie avec lequel il saisit la similitude d'expression entre cette bourgeoise commandant sa tarte à la boulangerie et la tronche un peu désolée d'un teckel en train de chier au milieu du trottoir. Certains mettent à profit ce genre de disposition pour singer les politiques dans des chroniques humoristiques. Lui, moins porté sur les mots que sur la matière, a préféré le territoire plus torve et nébuleux de l'art, là où Antonin Artaud tutoie Jacqueline Maillan, où les gueules de l'émission télé *Strip-Tease* atteignent le sublime d'un Jérôme Bosch, où le rire est toujours flippant.

Au cinéma, il aurait été parfait chez Fellini. Il partage avec les grands acteurs italiens des années 60 ce goût pour *«faire des gueules et des trucs énormes, complètement grossis. C'est vrai, j'aime l'outrance, l'excès comme dans la commedia dell'arte»*. Il partagerait sûrement cette considération du réalisateur italien: *«C'est ça, la grande stupidité: toujours nous jetons sur la spontanéité, la naïveté, une espèce de gage d'interprétation, ça c'est très étouffant.»* Comme par hasard, Michel Piccoli dans *la Grande Bouffe*, ça lui plaît. Et aussi Michel Serrault dans les Mocky. Et en général le registre du gueulard trop vite énervé. Et puis, pouf, on tombe sur Pina Bausch. C'était en 1982. Stéphane Roger découvre *Nelken* de la chorégraphe allemande dans la cour d'honneur du palais des Papes à Avignon: *«Le plateau était recouvert d'un tas d'œillets. Y avait un mec énorme qui s'avançait dedans, torse poil avec une chaîne en or et deux yorkshires sous les bras. Je me suis dit: "C'est ça que je veux faire."»* C'est-à dire consacrer sa vie davantage *«au spectacle qu'au théâtre. J'aime bien les textes, mais au bout d'un moment ça m'emmerde, j'ai toujours envie de déborder!»*

«CANDEUR ET PORNOGRAPHIE»

D'ailleurs, il n'a jamais tenté les grandes écoles, *«les conservatoires, truc machin chose»*. Il a été étudiant au Théâtre-Ecole du Passage de Niels Arestrup, où il improvisait pendant des heures Andy Warhol avec sa mère, ou Duras à la plage. Puis vint la rencontre avec Sophie Perez. Il déconne dans ses pièces comme dans sa *«piaule»*. Perez le considère comme son *«museau»* (la masculinisation de «muse» qu'elle a inventée): *«Il travaille sur la forme, comme Karl Valentin ou Keaton savaient le faire, c'est en ça que c'est pas Christian Clavier. Chez lui, il y a la candeur et la pornographie en même temps. C'est incompréhensible, un acteur comme lui qui salue le public en montrant son trou de balle… Il y a chez lui la terreur et la violence.»* C'est ce qui nous rend impatients de le voir emperruqué dans du Feydeau bien scato: *«Enfin, attention*, prévient-il en ravalant un rire, Purge baby purge *[nouvelle création du Zerep, ndlr], ça démarre comme* On purge bébé *et après ça dérape.»* Et ça dérape sans doute vers ce que l'essayiste Georges Minois tentait de saisir quand il parlait d'Aristophane et de cette époque antique, celle du rire agressif, où l'on couvrait ses adversaires d'excréments: *«N'est-ce pas la plus grande leçon d'humilité que de nous rappeler par le rire que les conduites les plus sublimes s'enracinent dans la matière et l'instinct, que nous partageons avec les bêtes?»*

PURGE, BABY, PURGE
de SOPHIE PEREZ ET XAVIER BOUSSIRON du 13 au 20 avril à Nanterre-Amandiers (92), du 23 au 25 mai à Genève.

BABARMAN
les 27 et 28 avril à la Comédie de Caen (14), les 14 et 15 mai au Quai d'Angers (49).

BEAUBOURG-LA-REINE expo à Kanal-centre Pompidou, jusqu'en mai à Bruxelles.